

Cote 534

THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LES AUDIENCES
DE LA FOLIE,
EXTRAVAGANCE PATRIOTIQUE

1749
BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

LES AUDIENCES

DE LA TOILE

EXTRAYANCE TAINOTON

LES AUDIENCES
DE LA FOLIE,
EXTRAVAGANCE PATRIOTIQUE.

PERSONNAGES.

LA FOLIE , déesse protectrice de la
France.

RIMETOUT , poète & secrétaire de la
Folie.

M. FURET , nouvelliste.

L'ÉVÊQUE DE TRIPOLI.

LE COMTE DE SOTORGUEIL.

LE PRINCE DE BEAUFAT.

L'ABBÉ DOUCET.

LE PRÉSIDENT DU PAVOT.

La scene se passe à Paris chez la Folie.

LES AUDIENCES
DE LA FOLIE,
EXTRAVAGANCE PATRIOTIQUE.

SCENE PREMIERE.

LA FOLIE, *seule.*

AIR : *Pour la Baronne.*

A la folie

Le François consacroit ses jours ;
Quoiqu'il semble m'avoir bannie ,
Le François reviendra toujours

A la folie.

Il est bien douloureux de voir les François me délaisser pour le démon de la politique , nouvellement arrivé de la Grande - Bretagne. J'aurois presqu'envie , messieurs les ingrats , pour tirer une ven-

geance éclatante d'un pareil outrage, de vous rendre tout-à-fait raisonnables. Mais non..... N'employons pas d'abord les grands moyens. Rien n'est encore désespéré, & j'ai assez bonne opinion de vous pour croire que vous ne ferez pas la sottise de devenir sages.

AIR : *On doit soixante mille francs.*

Chez le François que je chéris
 La raison remplace les ris,
 C'est ce qui me désole.
 Mais il est inconstant, léger,
 En un moment il peut changer,
 C'est ce qui me console.

J'attends ce matin des visites, suivant mon usage, & je jugerai, d'après les divers personnages qui viendront chez moi, si je puis encore rester avec honneur chez ce peuple.

S C E N E I I.

LA FOLIE, M. FURET.

M. FURET.

MADAME je viens vous demander des nouvelles.

LA FOLIE.

De quoi ?

M. FURET.

Des affaires présentes.

LA FOLIE.

Je n'en fais pas.

M. FURET.

Mais c'est fort malheureux ; je viens

(6)

ici exprès pour cela. Faites-m'en, si vous n'en savez pas.

LA FOLIE.

Je n'en fais que de scandaleuses, & l'on n'en veut plus. On est si sage à présent !

M. FURET.

On m'avoit pourtant dit que vous teniez un bureau de nouvelles politiques, & je venois vous en chercher de toutes fraîches.

LA FOLIE.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas.*

Croyez-vous qu'en ce pays
Je consacre mes veilles
A vous forger des écrits ?

M. FURET, *l'interrompant.*

Quoi ! vous, qui savez si bien parler

(7)

de ce que vous ignorez, vous ne faites point de nouvelles ?

LA FOLIE, *continuant son couplet.*

Seulement je rajeunis

Les vieilles, les vieilles, les vieilles.

M. F U R E T.

Si j'en savois faire, madame, je ne m'adresserois point à vous. Je suis un marchand épicier retiré du commerce, qui passe ma vie dans les cafés du Palais-Royal. Dès que j'y paroïs, on me dit : Eh bien, monsieur Furet, quelle nouvelle ? que dit-on à Versailles ? que pense le roi ? à quoi s'occupe monsieur Necker ? & la noblesse ? & le tiers-état ? & le clergé ? & ci, & là ? Je n'ai rien à répondre à ces belles questions, & vous sentez que cela est bien désagréable.

L A F O L I E.

Mais que vous fait cela, monsieur Furet ?

M. F U R E T.

Ce que cela me fait, madame ? Songez donc que je suis un bon patriote , & que maintenant , pour prouver qu'on l'est , il faut être un politique déterminé ; pour moi , je ne le suis que depuis trois jours ; je ne savois rien auparavant ; mais depuis ces trois jours , j'ai étudié toutes les formes de gouvernemens , & maintenant j'en fais autant que le plus habile législateur. Aussi je ne vois plus que les habitués du café de Foi , ce sont des gens du plus grand mérite !

A I R : *Ce fut par la faute du sort.*

Ici c'est un jeune robin ,
 Donnant au diable la finance ;
 Plus loin c'est un marchand de vin
 Qui voudroit réformer la France ;
 Là vous voyez un avocat
 Qui, sur le ton d'un Démosthènes,
 Parle des dettes de l'état ,
 Et ne parle jamais des siennes.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Au café Valois
 Je vis l'autrefois
 Le petit abbé Lanlaire.
 Il étoit instruit,
 A ce qu'il nous dit,
 Des projets du ministère.
 Il parle à tous,
 Et sa voix nous
 Étonne.

Quand il parloit ;

On n'entendoit

Personne.

C'est qu'il raisonnoit

Mieux qu'un perroquet ;

Ou qu'un docteur de Sorbonne.

Il y a encore là bien d'autres person-
 nages utiles à l'état.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Un vieux noble d'hier au soir

Y vante sa noblesse antique ;

Des jeunes piliers de boudoir

Parlent de marine & tactique ;
 Des normands de véracité ;
 Des financiers de bienfaisance ;
 Des flamands de sobriété ,
 Et des moines de continence.

LA FOLIE.

Vous peignez à merveille , monsieur
 Furet.

M. FURET.

Ah ! ce n'est rien encore que cela ,
 madame ! ce sont nos clubs qu'il faut visi-
 ter ! c'est une superbe invention ! aussi
 vient-elle d'Angleterre ! quatre ou cinq
 cents personnes , assemblées dans de gran-
 des salles , y parlent toutes à-la-fois , ou
 les unes après les autres , c'est suivant les
 cas. On crie , on fait silence , on dispute ,
 on est d'accord , on crée , on réforme ,
 on lit , on baille , on s'amuse , on s'en-
 nue : on n'est pas obligé d'y penser , mais
 il faut y parler ; & comme l'un est plus
 facile que l'autre , vous comprenez que

les langues y sont d'autant plus occupées
que l'esprit l'est moins.

LA FOLIE.

Mais je suis étonnée qu'une nation aussi
galante que la vôtre ait exclu les dames
de ces assemblées, où, pour être admis,
il suffit de parler sans rien dire.

M. FURET.

C'est précisément à cause de cela ;
déesse.

AIR : *L'amour sans aucune contrainte.*

Dans ces cabinets d'importance ,
Où l'on parle plus qu'on y pense ;
Nous ne pouvons les appeller.
La raison n'en est pas frivole :
Lorsque nous voudrions parler ,
Vite elles prendroient la parole.

Voilà , sage déesse , comme je passe la
vie ; je vais du club au café , & du café

au club. Je fais de tous côtés une ample provision de nouvelles : qu'elles soient vraies ou fausses , cela m'est égal , pourvu que ce soit des nouvelles. Je retourne le soir chez madame Furet , ma digne & vertueuse épouse , & vous sentez que je l'amuse conjugalement la nuit , madame , par des récits. Je vous baise les mains , puissante divinité , & je cours au café de Foi entendre haranguer monsieur Broche-furtout.

SCENE III.

LA FOLIE , seule.

IL est original , & si tous les nouvellistes lui ressemblent , j'augure assez bien de la nation françoise pour espérer de la ramener sous mes loix. Nation frivole , tu me causes bien des chagrins ! mais j'apperçois monsieur Rimetout , mon fidele secrétaire.

SCENE IV.

LA FOLIE, RIMETOUT.

RIMETOUT, *d'un ton lamentable.*

HÉLAS ! pour mon repos je n'ai que trop vécu !
Le destin nous poursuit à coups de pied au cul !

LA FOLIE.

Que voulez-vous dire , monsieur Rimetout ?

RIMETOUT, *sur le même ton.*

Un élégant abbé , sentant le musc & l'ambre ,
Que j'ai vu de la cour venir en pot de chambre...

LA FOLIE.

Vous parlez comme une tragédie moderne.

R I M E T O U T.

Nous dit qu'en ce pays nos jeux sont défendus.
 Il n'est donc plus ce temps , cet heureux temps
 n'est plus ,
 Où l'on chantoit mes vers & même encore ma
 prose !

L A F O L I E.

Vous m'impatientez avec vos jérémiades.

R I M E T O U T.

Ah , déesse , je suis dans une désolation
 si grande que mon pinceau ne sauroit la
 peindre. On ne lit plus nos vers char-
 mans , nos *petits* écrits scandaleux qui
 couroient sur toutes les toilettes. Nos
 vaudevilles même sont en discrédit , &
 cela pour des écrits politiques, des comptes
 rendus , des édits du roi , des arrêts &
 autres ouvrages de cette espee.

LA FOLIE.

Que veux-tu , mon cher Rimetout ?
 J'ai beau secouer ma marotte , elle ne
 produit aucun effet. La nation françoise
 est dans une léthargie dont elle a bien de
 la peine à se réveiller. Cet état est cruel
 pour le cœur d'une bonne mere. Tu fais
 tout ce que j'ai fait pour elle. Dans les
 troubles précédens , on ne m'abandon-
 noit pas comme on le fait actuellement.
 Sous Henri IV, on vit éclore la satire
 Ménippée ; une quantité prodigieuse de
 vaudevilles durant la guerre de la fronde.
 Mais depuis long-temps je n'ai point vu
 de ces divines productions. Cependant un
 personnage , qui vient de me quitter , me
 prouve qu'il y a encore de mes sujets dans
 Paris. Ainsi ne nous affligeons pas sans
 raison.

RIMETOUT.

Grande déesse , il me vient une idée

qui pourra nous remettre en crédit. Le vaudeville, vous le savez, est notre langue favorite.

L A F O L I E.

Certainement, & la Folie est aussi fidèle au vaudeville qu'au peuple François.

R I M E T O U T.

Eh bien ! puisque l'on ne lit plus que des journaux & des arrêts, & que pour eux le vaudeville est négligé, il faut réunir les deux genres, & écrire les arrêts & les journaux en vaudevilles.

L A F O L I E.

Cette idée est excellente ; elle est digne de toi, mon cher Rimetout.

R I M E T O U T.

Et de vous, auguste déesse. Vous sentez
que

(17)

que la nation va l'adopter avec transport.

LA FOLIE.

Je n'en doute aucunement.

RIMETOUT.

Commençons par les arrêts du parlement. Un homme condamné par les loix , fera moins fâché d'entendre sa sentence en vaudeville , que dans un langage barbare qu'il ne comprendra pas.

LA FOLIE.

Vous avez raison.

RIMETOUT.

Cela le consolera d'être pendu.

LA FOLIE.

Je le crois,

B

RIMETOUT.

Il mourra plus gaiement , & il aura même la permission de faire chorus avec les crieurs d'arrêts.

LA FOLIE.

Que je m'en veux de n'avoir point eu plutôt cette idée !

RIMETOUT.

Voici à peu près le style de ces arrêts.

AIR : *Des pendus.*

De par la cour de parlement ,
L'on condamne ce chenapant
A mourir d'une mort subtile
En face de l'hôtel de ville ,
Afin qu'il sache une autre fois
Q'il doit être fidele aux loix.

LA FOLIE.

Mais c'est de la belle & bonne poésie !

RIMETOUT.

Ah ! je m'en pique ; c'est de la poésie
de parlement , & vous sentez que le style
doit répondre à la noblesse du sujet. Voici
maintenant celui de la gazette de France :
Article de Paris.

AIR : Accompagné de plusieurs autres.

Le roi vient de faire intendans
Deux financiers , toujours volans
Pour leurs plaisirs , non pour les nôtres ;
Il s'endormit une heure ou deux ,
Et puis il fit trois cordons bleus ,
Accompagnés de plusieurs autres.

LA FOLIE.

C'est délicieux ! voilà vraiment la ma

niere de cette gazette intéressante ! que
son rédacteur va vous avoir d'obligation !

R I M E T O U T.

Ce n'est pas tout : Gazettes étrangères.

AIR : *De Calpigi.*

Au couvent de Sainte-Nitouche
Une nonette est morte en couche.
Les Polonais depuis long-temps
De leur diete sont mécontents.
On nous écrit que le saint-pere
S'est très-bien trouvé d'un clistere ,
Et que les Turcs & les Germains
Tour-à-tour se cassent les reins.

L A F O L I E.

Ah, bravo ! bravissimo !

R I M E T O U T.

Vous conviendrez que voilà la seule

manière de faire circuler les nouvelles
intéressantes de l'Europe.

L A F O L I E.

Qui peut en douter ? On pourra lire
alors les papiers publics.

R I M E T O U T.

Et les chanter même , ce qui est plus
joli. Le peuple les apprendra & les chan-
tera dans tous les carrefours , de sorte
que la France sera bientôt une salle d'opéra
comique. J'ai encore un certain plan.

L A F O L I E.

Pour quel sujet ?

R I M E T O U T.

C'est pour les mandemens. Attendons
d'abord les suites de notre projet concer-
nant le ministère & le parlement , avant

de nous occuper du clergé qui , de son naturel , n'est pas porté à la plaisanterie. Mais quelqu'un vient ici.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVÊQUE DE TRIPOLI.

L'ÉVÊQUE.

LE corps épiscopal se trouve , madame , dans la plus fâcheuse position , & m'en-voie vous demander vos conseils.

LA FOLIE.

Mais , monsieur l'évêque de Tripoli , qu'avez-vous à démêler avec nosseigneurs de l'église de France ? Il me semble que votre évêché est en Afrique , ou plutôt il me semble qu'il n'y est pas.

L'ÉVÊQUE.

J'avoue , madame , que mon évêché
n'est qu'un être d'imagination , tels que
ceux d'Athenes , de Babylone , des Ther-
mopiles , & autres lieux. Je suis simple-
ment grand vicaire en chef.

RIMETOUT.

Je vois ce qu'est monsieur l'abbé , un
évêque postiche.

AIR : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Deux prélats dans maint diocèse

N'ont jamais le même destin ;

L'un travaille soir & matin ,

Et l'autre n'en prend qu'à son aise.

L'un d'eux recueille & l'autre non ,

Car il n'est que premier garçon.

L'ÉVÊQUE.

Voilà précisément quel est mon sort.

Je ne suis, madame la déesse, que le premier garçon d'un des plus grands prélats du royaume.

LA FOLIE.

Eh bien, monsieur le premier garçon d'un des plus grands prélats du royaume, que dit votre prélat ?

L'ÉVÊQUE.

Il est au désespoir. Il a vu la majeure partie du clergé se joindre au tiers-état. Dans sa douleur il a fait mille pieuses extravagances, toutes plus belles les unes que les autres. Il se seroit même arraché les cheveux, s'il n'eût point porté perruque. Il s'écrie qu'on renverse les autels, qu'on s'en prend à Dieu même, que la religion est détruite.

LA FOLIE.

J'en serois fâchée, car j'aime beaucoup les processions.

L'ÉVÊQUE.

Que je crains qu'on ne mette la réforme
parmi nous !

LA FOLIE.

Vous tremblez donc pour votre évêché
de Tripoli, monsieur l'abbé ?

L'ÉVÊQUE.

AIR : *Des pèlerins de Saint-Jacques.*

De perdre un poste périssable

Très-peu touché ;

Je regrette bien plus la table

Que l'évêché.

Que feroient les catins jolies

Que nous payons,

Si nous n'avions plus d'abbayes

Ni pensions ?

LA FOLIE.

Rassurez-vous : le corps épiscopal m'est

trop utile , pour que je ne prenne pas
ses intérêts avec chaleur. N'ai-je pas vu
vingt fois de graves archevêques prendre
ma marotte pour leur crosse , & le peuple
ne s'appercevoit pas de la différence. Je
vais inspirer à l'assemblée nationale le
dessein de vous laisser comme vous êtes.
Vous méritez bien que la Folie fasse quel-
que chose pour vous , vous faites tant
pour elle.

L'ÉVÊQUE.

Ah , déesse ! je ne vous oublierai pas
dans mes prières.

LA FOLIE.

Monsieur Rimetout , rédigez les cahiers
de ces messieurs.

RIMETOUT.

En vaudevilles , déesse ?

LA FOLIE.

Oui, suivant notre usage. 2

L'ÉVÊQUE.

Adieu, trop généreuse déesse. Je vous
donne ma bénédiction.

LA FOLIE.

Votre servante, monsieur de Tripoli.
Prenez garde d'être mis à la chaîne quand
vous ferez la visite de votre diocèse.

S C E N E V I.

LA FOLIE , RIMETOUT , *occupé à
écrire* , LE COMTE DE SOTOR-
GUEIL.

LE COMTE , *tout essoufflé.*

Vous disposez de tout ici-bas , madame ,
& vous souffrez que tout y aille à rebours.
Le peuple prétend avoir des droits , nos
payfans soutiennent insolemment qu'ils
sont des hommes. Nos ponts-levis , nos
donjons n'impriment plus aucun respect ,
nos épées , nos plumets n'en imposent pas
davantage , & si vous ne faites sentir
bientôt votre puissante influence , nous
ne serons plus que de simples citoyens.
J'ai suivi les conseils de monsieur de Sot-
orgueil , mon grand-pere , qui me disoit
tous les jours :

AIR : *De tous les capucins du monde.*

Mon fils , il faut apprendre comme
Doit se conduire un gentilhomme ,
Sois fier , ingrat , méchant & faux ,
Et ne tiens jamais ta promesse ,
Ce n'est qu'en vexant ses vassaux
Que l'on peut prouver sa noblesse.

LA FOLIE.

De quoi vous plaignez-vous , & qu'attendez-vous de moi ? Faut-il , ingrat , vous rappeler tous mes bienfaits ? J'ai présidé à votre naissance , & sur-tout à votre éducation ? Vous ai-je laissé ignorer une généalogie qui ne méritoit pas d'être connue ? Ne vous ai-je pas initié dans la connoissance du blason ? N'ai-je pas enrichi votre ame d'un noble orgueil , & n'est-ce pas moi qui , dans cet instant même , soutiens , anime , & fais parler vos défenseurs ? & vous croyez que j'oublie & vous & votre patrie ?

AIR : *Regards vifs & joli maintien. (de Sargines).*

Mon cher comte , je vous le dis ,
Je ne quitterai point la France.
Lisez nos lumineux écrits ,
Ils attesteront ma présence.
Depuis mille ans , & par delà ,
Je gouverne votre patrie.
Ballets , sermons , clubs , opéras ,
Processions , & cætera ,

Qui fit tout cela ?

La Folie.

LE COMTE.

Je fais , madame , que vous avez fait
bien de belles choses dans ce pays , mais
vous en avez encore beaucoup à faire.
Puis-je souffrir que des bourgeois préten-
dent s'égalér à moi , & que des gens qui
travaillent toute la semaine , croient va-
loir un gentilhomme qui a l'honneur de
ne rien faire ? Tous ces roturiers sont

maintenant d'une ambition qui me feroit rire si j'é n'étois pas en colere. Ils voudroient que nous fussions polis à leur égard, comme si cela étoit bien nécessaire ! Ils voudroient que nous fussions imposés comme eux ! voyez l'injustice ! enfin ils voudroient nous ramener au droit naturel, mot que ni moi ni mes ancêtres n'avons jamais compris.

LA FOLIE.

Je le crois. Vous êtes gentilhomme ?

LE COMTE.

Oui, certes.

LA FOLIE.

Eh bien, monsieur le comte de Sotorgueil, le plus petit noble comme le plus grand seigneur, est de même à cet égard,

AIR : *Au coin du feu.*

Lui parle-t-on de chasse ,

Ou de sa noble race ,

Il entend bien.

Lui dit-on d'être honnête ,

Lors il branle la tête ,

Et n'entend rien.

LE COMTE.

Mais , madame , je ne puis être autrement ; on se sent , & l'on est bien aise de faire voir qui l'on est. N'apperçois-je pas le prince de Beaufat ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE
BEAUFAT.

LE COMTE.

SOUFFREZ , mon prince , que je vous présente mon respect. Votre altesse a l'air affligé.

LE

LE PRINCE.

Je le suis & dois l'être : on attaque le plus beau de mes droits.

LE COMTE.

On auroit cette audace ! si mon bras....

LE PRINCE.

Il n'est pas question de votre bras , monsieur ; je viens implorer le secours de la déesse. (*à la Folie*). Puissante divinité , vous voyez un prince à qui l'on veut faire la plus cruelle violence , celle de le forcer d'être humain & juste. Devoit-on penser qu'un homme de mon rang pût jamais être réduit à une pareille extrémité ?

LA FOLIE.

Qu'exigez-vous de moi , monsieur le prince de Beaufat ?

LE PRINCE.

Vous savez que la plus sérieuse occupation des princes, le plus doux de leurs plaisirs est de tuer des lievres, des daims, & des chevreuils. La chasse est, dit-on, l'image de la guerre, & nous en aimons beaucoup l'image.

LA FOLIE.

J'entends.

AIR : De la croisée.

Puisque la chasse est selon vous
De la guerre une fidele image ,
Et que, mais soit dit entre nous ,
Vous n'aimâtes jamais le tapage :
Mon prince , si vous désirez
Paroître un vaillant militaire ,
Chassez souvent , & vous croirez
Vous trouver à la guerre.

LE PRINCE.

Il y a long-temps , madame , que je fais ce que vous me dites , car je suis très-prudent de mon naturel. On trouve mauvais que nous ayons la jouissance exclusive de cet amusement dans toute l'étendue de nos domaines ; & sous prétexte que nos lapins désolent les campagnes , ce qui est uniquement la faute des lapins , & non la nôtre , on demande qu'il soit permis de les tuer à quiconque voudra s'en donner la peine.

LE COMTE.

On n'a pas tout-à-fait tort. Vos gardes nous manquent tous les jours ; ils fusillent nos vassaux , & les ruinent par des amendes. C'est une tyrannie insupportable !

LE PRINCE.

Monsieur le gentillâtre , de quoi vous mêlez-vous ? Qu'y a-t-il de commun entre le prince de Beaufat & monsieur de Sotorgueil ?

LA FOLIE.

Eh quoi ! deux de mes meilleurs amis vont se chamailler comme des crocheurs ? Allons , mon prince , & vous , monsieur le comte , soyez d'accord ; songez que vos intérêts sont à peu près les mêmes.

AIR : *Ne v'la t-il pas que j'aime.*

Chez moi je veux qu'on soit plus doux ,

J'aime peu l'humeur noire ;

Allons , messieurs , entendez-vous

Comme larrons en foire.

Il est du devoir de la Folie de réconcilier deux personnages aussi nécessaires à l'Etat.

LE PRINCE.

Adieu , madame , nous allons nous unir pour faire valoir nos droits , & prouver qui nous sommes.

S C E N E V I I I.

LA FOLIE , RIMETOUT , *toujours*
occupé à écrire , l'ABBÉ DOUCET.

L' A B B É.

MADAME, en vérité, il n'y a plus que moi dans le monde qui vous soit fidele. Aussi les abbés sont-ils les derniers à quitter les dames, & sans me flatter, fait comme je suis, c'est un mérite assez rare que la constance. Mais moi, qui mets de l'ordre dans mes affaires, j'ai l'art d'arranger ma constance avec mon goût pour le beau sexe en général.

AIR : *A Vénus disoit Junon. (d'Amphy-*
trion).

Plus d'une belle souvent
 Me conduit sur la fougere ;

C 3

Elle veut à chaque instant
 Éprouver mon savoir faire,
 Auprès d'un jeune tendron ,
 Moi , qui toujours cherche à plaire ,
 Je ne dis jamais non,

Vous voyez , belle déesse , que je suis
 toujours enchaîné à votre char. Mais
 croiriez vous que vos sujets , même les
 plus dévoués , désertent les boudoirs où
 vous réglez , pour l'ennuyeux cabinet de
 la politique ? Dois-je vous déferer l'abbé
 Pompon & l'abbé Ruban , dont on ne
 pouvoit pas plus se passer à la toilette
 que du rouge & du miroir , & qui sont
 devenus patriotes & raisonneurs ? D'hon-
 neur , c'est une trahison , & je vous en
 demande pardon pour eux , quant à moi ;

AIR : Je connois un berger discret.

Je veux qu'on célèbre en tous lieux
 Votre pouvoir suprême ,
 Je veux amener sous vos yeux
 La Sagesse elle-même.

La gâité renâîtra chez nous ,
 Quand ma chere patrie
 Verra la Sageſſe aux genoux
 De l'aimable Folie.

L A F O L I E.

Je vous remercie, mon cher abbé Doucet, de votre bonne volonté. Je ſais que vous ne pouvez pas beaucoup, mais je ne vous en ai pas moins la même obligation. Dites-moi, que faites-vous maintenant ? quels ſont vos plaiſirs ?

L' A B B É.

Je vous avoue que je me trouve actuellement dans un embarras bien cruel. Vous n'ignorez pas que Liſe eſt ſi profondément occupée de ſon rouge & de peindre ſes ſourcils, qu'il eſt difficile de faire avec elle... là... ce qu'on appelle cauſer. Vous m'entendez, déeſſe ?

L A F O L I E.

Oh ! très-bien. La Folie entend tou-

jours ce qu'un abbé veut dire, lors même qu'il ne dit rien.

L' A B B É.

Ma ressource étoit de lui lire quelques brochures d'un certain genre...; il n'en paroît plus. C'est une chose déplorable que l'aridité de nos romanciers & de nos poètes.

RIMETOUT, *se levant avec colere.*

Il vous sied bien, monsieur l'abbé, de parler sur ce ton des esprits les plus féconds de ce siècle! apprenez que j'ai l'honneur d'être poète, que je m'appelle Rimetout, que mon nom est connu d'un pôle à l'autre, que mes vaudevilles se chantent dans les quatre parties du monde, & que je suis, à moi seul, capable de rassasier la nation la plus affamée de chefs-d'œuvre.

L' A B B É.

Monfieur le poëte , je fuis fi convaincu
de votre fécondité , que je commence à
la craindre. Mais je n'ai pas cru vous
insulter. Je fuis rimeur auffi , monfieur
Rimetout , car vous faurez que la poëfie
eft mon foible.

L A F O L I E.

Courage , meffieurs ; continuez. Je
n'aime rien tant que les difputes d'auteurs.

R I M E T O U T.

Ah , c'eft votre foible, monfieur l'abbé !
Ma foi , à votre exemple

AIR : *Réveillez-vous , belle endormie.*

D'appeller ainfi leur manie
Bien des rimeurs n'auroient pas tort ;
Car je crois que la poëfie
De ces meffieurs n'eft pas le fort.

L' A B B É.

Je ne peux rester plus long-temps chez vous, déesse. Une jeune dame, nouvellement revenue de sa campagne, m'attend pour savoir les nouvelles du jour ; mais je vous promets d'assister demain à votre lever.

SCENE I X.

LA FOLIE, RIMETOUT.

RIMETOUT.

J'AI fini, madame, les cahiers de ces messieurs du haut clergé. Je vais vous en faire la lecture.

LA FOLIE.

Cela n'est pas nécessaire, mon cher

Rimetout. Je connois votre mérite , &
je suis persuadée qu'ils sont très-bien.

R I M E T O U T.

Il me suffira donc de vous dire que j'y
prouve clairement que ce corps est le plus
utile du royaume.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Mais pour mieux peindre du clergé
Le sacré caractère ,
Le tout , madame , est rédigé
En style somnifère.

L A F O L I E.

Vous entrez dans votre sujet à mer-
veille , mon cher Rimetout , & je vous
promets un fauteuil à l'académie fran-
çoise , où depuis quelque temps mon
pouvoir s'est prodigieusement accru.

R I M E T O U T.

Ah ! déesse , pour mériter cet honneur
insigne

AIR : *Des précepteurs d'amour.*

Je n'ai point encore produit
Des ouvrages assez solides ;
Pourquoi vouloir que mon esprit
Aille fîôt aux invalides ?

Je vais envoyer ce paquet à Versailles.

S C E N E X.

LA FOLIE, LE PRÉSIDENT DU
PAVOT.

LE PRÉSIDENT.

Vous me voyez, madame la déesse,
dans une désolation épouvantable ; il n'est
pas plus maintenant question du parle-
ment que s'il n'existoit pas, & sans quel-
ques arrêts que nous avons grand soin de
faire crier bien haut dans toutes les rues

& carrefours de Paris, on ne songeroit plus à nous.

LA FOLIE.

J'en suis fâchée, président, car mon attachement pour votre corps est connu depuis long-temps.

LE PRÉSIDENT.

On ne plaide plus, & nos épices deviennent plus rares de jour en jour. Jadis le barreau ne désemplissoit pas; vous veniez à toutes nos audiences, vous inspiriez nos avocats; c'étoit alors le bon temps.

AIR : *En jupon court.*

Vous conviendrez que notre office
Nous donnoit alors du travail,
Nous n'avions en gros la justice
Que pour la revendre détail.

Mais à présent !... ô tempora, ô mores !

Ne ferez-vous point cesser cet abus ,
déeffe ?

LA FOLIE.

C'est bien mon projet , président. Je
dois protéger les enfans de Thémis , qui
depuis long-temps sont les miens. La con-
duite que le parlement a tenue en mainte
occasion en est la preuve.

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

J'aime assez les sottises ,
Vous en faites souvent ,
Et souvent vos méprises
Font périr l'innocent.
Eh mais oui-da ,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?
Ne fait-on pas
Que la justice est sourde & n'y voit pas ?

LE PRÉSIDENT.

Je suis rassuré , déesse , puisque vous
nous accordez toujours votre protection.

Je vais faire assembler le parlement pour délibérer de quelle maniere nous vous témoignerons notre reconnoissance.

LA FOLIE.

Président , vous n'avez pour cela qu'à dire à votre corps d'être toujours le même.

SCENE XI, & dernière.

LA FOLIE, RIMETOUT.

RIMETOUT.

LE paquet est parti, déesse, & j'espère que l'assemblée nationale y aura égard.

LA FOLIE.

Ah ! mon cher Rimetout ; que je suis enchantée des divers personnages qui sont aujourd'hui venus me voir ! Ils me don-

nent une excellente opinion de la nation françoise. Je craignois de ne plus avoir de partisans. Mais maintenant ma peur est dissipée , & je touche au moment où je reparoîtrai dans toute ma gloire.

R I M E T O U T.

Je pressentois comme vous que cet instant n'étoit pas éloigné ; car on peut dire du François qu'il ne devient raisonnable que par un raffinement d'extravagance.

L A F O L I E.

J'avoue que cette folie pourroit se tourner vers un objet moins triste que la politique ; mais autant celle-là qu'une autre , puisqu'il ne peut pas toujours avoir la même. Oui , mes chers amis , je vous dirai tous les jours :

AIR : *O ma tendre musette.*

De l'aimable Folie

Prenez mieux les bienfaits ;

La

(49)

La sombre anglomanie
Ne sied point aux François.
Soyez vifs & volages ,
Gardez vos anciens goûts ,
Je vous crois assez sages
Pour être toujours fous.

F I N.

1. L'homme et la femme
Le bel homme aux traits fins
Soyez avec lui d'accord
Car son cœur est si bon
Je vous en ai dit assez
Pour que vous sachiez tout

FIN



